Dimanche 10 septembre 2023

Buglose - Intervention 11h00

**« Faites tout ce qu’il vous dira » (Jn 2,5)**

Cette parole de la Vierge Marie est une de ses rares paroles. Elle me semble faire écho à celle de Dieu lui-même lors de la Transfiguration de Jésus : « *écoutez-le* » (Mt 17,5 / Mc 9,7 / Lc 9,35). Écouter, ce n’est pas seulement entendre, c’est aussi obéir, faire ce que quelqu’un a dit. Jésus lui-même réclame cette forme d’écoute qui est une obéissance : pensons à la parabole de la maison bâtie sur le roc : Mt 7,24 « *Quiconque entend ces paroles que je vous dis et les met en pratique ressemblera à un homme prudent, lequel a bâti sa maison sur le roc* ».

Le conseil de la Vierge Marie est très pratique : « *faites*», c’est un faire qui nous est demandé, qui est demandé aux « serviteurs » (c’est le mot diakonoï en grec, ils sont les modèles de la diaconie de l’Église). Faire ce que dira Jésus est tout un programme, valable aussi pour nous. Chaque fois que nous entendons l’évangile des noces de Cana, nous sommes relancés dans cette résolution profonde de faire ce que Jésus nous dira. Mais la particularité, ici, c’est qu’il s’agit d’un futur : Marie a donné cette consigne avant même que Jésus ait commencé à parler. Pour que cela s’applique pour nous aujourd’hui, faut-il encore que nous attendions que Jésus nous parle encore personnellement dans l’avenir et pas seulement que nous sachions ce qu’il a dit par le passé, ce qui est contenu dans les évangiles et qui pourrait nous apparaître comme des paroles du passé, dites pour d’autres que nous et, par conséquent, à adapter en fonction de nos préoccupations d’aujourd’hui… Si nous voulons prendre au sérieux les mots de la Vierge Marie, « faites tout ce qu’il vous dira », si nous croyons que ce sont des mots pour nous aujourd’hui, il s’en suit que nous devons nous attendre à ce que Jésus nous parlera, à nous personnellement et qu’il va falloir entendre et mettre cela en pratique. Pas si simple !

La constitution dogmatique du concile Vatican II sur la Révélation nous a rappelé, de fait que « *Dieu qui parla jadis, ne cesse de converser avec l’épouse de son Fils bien-aimé, et l’Esprit Saint, par qui la voix vivante de l’Evangile retentit dans l’Eglise et, par l’Eglise, dans le monde, introduit les croyants dans la vérité tout entière et fait que la parole du Christ réside en eux avec toute sa richesse (cf. Col. 3,16)* ». (*Dei Verbum* n° 8)

1. *Se situer dans l’Église pour entendre ce que Jésus dira.*

Dieu ne cesse de converser avec l’Église. Première conséquence : pour entendre véritablement de façon actuelle ce que dit Jésus aujourd’hui, il faut se situer dans l’Église avec qui Dieu ne cesse de converser ! Il ne suffit pas, par exemple, d’ouvrir sa bible au hasard ou de piocher une parole de vie dans un panier qui contient des phrases bibliques pour que Dieu nous parle aujourd’hui. Il y a une condition très importante qui est de se situer clairement dans l’Église, dans la communion de l’Église.

Je dis cela car c’est un risque très prégnant à notre époque, je voudrais essayer d’expliquer pourquoi.

Je pense que notre rapport à la Révélation est souvent biaisé aujourd’hui. Pourquoi ? parce que nous avons été éduqués dans une culture technicienne. Celle-ci incite même les croyants à se référer à la parole de Dieu comme à une donnée (data) susceptible d’être intégrée dans n’importe quel type d’usage, notamment dans des discours idéologiques, de préférence performants. Ainsi, la parole de Dieu devrait prouver son utilité pour transformer le monde, par exemple selon un projet politique (qu’il soit de tendance écologique, nationaliste, axé sur la justice sociale, ou le progrès et la réussite économique, etc.). Ou bien la Révélation devrait au moins rendre les gens meilleurs, individuellement plus accomplis, vertueux, exemplaires, sinon héroïques. Alors on se scandalise d’autant plus si des croyants commettent des fautes ou manifestent leurs imperfections. Ou à l’inverse on va chercher à réécrire la morale évangélique en l’adaptant à ce que le plus grand nombre sera capable de faire : il faut que ce soit à notre portée pour que cet évangile soit efficace.

Il me semble qu’en regardant l’Église aujourd’hui, nous voyons facilement aussi qu’une vision utilitariste de la Révélation engendre de dures divisions entre chrétiens. Chacun tend à réduire l’évangile à ce qu’il juge réaliste et performant. Entre ceux qui sont sensibles, dans les paroles de Jésus, à l’appel au partage avec les plus pauvres, à l’accueil de l’étranger, à la miséricorde envers les pécheurs et ceux qui veulent faire écho à ses exigences de fidélité dans le mariage, à l’accueil de la vie de son commencement à sa fin naturelle, il n’y a pas toujours une bonne communication ! Certains entendent Jésus dire qu’il est « la vérité » et mettent toute leur énergie à défendre les vérités des dogmes et l’anthropologie chrétienne tandis que d’autres entendent Jésus dire qu’il est « le chemin » et s’efforcent avant tout d’ouvrir des itinéraires à tous, qu’ils soient savants ou incultes, homosexuels ou divorcés-remariés, hommes ou femmes. Certains s’attachent à la liturgie ancienne, d’autres promeuvent la prière des frères et l’effusion de l’Esprit ou encore certains ne jurent que par le chapelet et les neuvaines tandis que d’autres n’ont de goût que pour la *lectio divina* ou les exercices spirituels… bien sûr, tout ceci est justifié par les intéressés avec des arguments très catégoriques, puisés dans les Écritures ou la grande tradition de l’Église, si ce n’est encore par des voyants ou mystiques tout récents à qui, ils en sont sûrs, Dieu ou Marie a parlé, ce qui est toujours la même recherche d’efficacité technique et immédiate de la parole divine. Mais la Parole de Dieu est une « parole », elle n’est pas comme un chiffre qui est une donnée fermée. Elle ouvre à un dialogue, elle s’adresse à quelqu’un, à nous.

Plus grave encore, cette mentalité technicienne ne favorise pas une véritable relation personnelle ni communautaire avec Dieu, ce qu’est pourtant essentiellement la Révélation si l’on en croit saint Jean : « *Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l’annonçons, afin que vous soyez en communion avec nous et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ*» (Jn 1,2-3).

Il y a donc un enjeu fondamental de communion dans la manière dont nous allons écouter Jésus pour *faire tout ce qu’il nous dira*. La première clé est bien cette dimension ecclésiale. Jésus ne nous parlera pas (au futur) sans une dimension ecclésiale sans la médiation ecclésiale, car Dieu dialogue avec l’Église. S’il dialogue aussi personnellement avec chacun d’entre nous, ce n’est pas en vue de nos performances individuelles mais de notre communion dans l’Esprit Saint avec toute l’Église et avec le Père et son Fils Jésus-Christ. C’est cette dynamique de dialogue ecclésial qui engendre d’ailleurs la tradition de l’Église, la tradition vivante.

1. *Contempler et méditer avec foi.*

Le paragraphe 8 de Dei Verbum, déjà cité, donne plusieurs précisions sur la manière positive de vivre de ce dialogue avec Dieu, en Église, ce qui ne veut pas dire toujours communautairement dans la pratique, mais dans un esprit de communion ecclésiale, toujours.

«*La perception des paroles transmises par l’Église s’accroît*» de plusieurs manières : *Soit par la contemplation et l’étude ; Soit par l’intelligence intérieure ; Soit par la prédication*. Attachons-nous à ces trois modalités pour entendre la parole du Seigneur transmise par l’Église.

La première manière de faire croître la perception des paroles transmises par l’Église est donc «  *la contemplation et l’étude des croyants qui les méditent dans leur cœur ».*

Nous trouvons ici, dans les mots du texte conciliaire, une allusion au modèle de la Vierge Marie qui médite les événements dans son cœur : Lc 2,19 & 51. A Cana, Marie, quand elle a dit « *faites tout ce qu’il vous dira*», venait d’entendre Jésus la rabrouer assez rudement «*que me veux-tu, femme, mon heure n’est pas encore arrivée*» (Jn 2,4). Mais si l’on en croit saint Luc, elle avait cette habitude de méditer dans son cœur les événements qui concernaient son fils Jésus. Ce n’était pas une femme superficielle qui allait réagir de façon épidermique, au contraire, sa confiance en l’œuvre de son fils va s’approfondir dans cette expérience un peu rude. Elle va se retirer puisque Jésus ne semble rien attendre d’elle à ce moment-là, mais elle envoie vers lui les autres (les serviteurs), pour que, comme elle, ils se mettent dans une attitude d’écoute obéissante. La contemplation et l’étude constituent le travail des croyants. Cela ne se fait pas sans effort, sans détermination, sans fidélité. Et nous voyons comment cette attitude, ce travail approfondi rend Marie parfaitement ouverte et disponible, capable de professer sa confiance dans la parole de Jésus au moment même ou cette parole la rudoie.

La nécessité de cette étude de la parole du Christ et de l’Écriture en général doit être bien comprise. Pour que le Verbe de Dieu nous parle aujourd’hui, nous devons réellement comprendre ce qu’a signifié la première prédication évangélique et même son rapport avec l’Ancien Testament. Bref, il importe de chercher à connaître ce qu’a voulu dire chaque auteur d’un texte biblique, certes inspiré par l’Esprit Saint, mais dans son contexte à lui, pour que cette même inspiration de l’Esprit Saint nous permette d’accueillir ce message dans notre contexte à nous. Prenons simplement l’exemple de cet évangile des noces de Cana. (Relire Jn 2, 1-11). Comment le comprendre si nous ne savons rien de la manière dont se passait un mariage au temps de Jésus en Galilée ? Dans un petit livre simple et très éclairant sur ce genre de questions (*La vie quotidienne aux temps bibliques*, Michel Quesnel et Jacques Briend, Bayard, 2001), deux exégètes, ont réuni une petite mine d’informations sur la vie quotidienne au temps de Jésus et je me souviens d’y avoir lu que la manière de vivre les noces était très différente de la nôtre. On faisait un repas où les hommes mangeaient d’un côté et les femmes de l’autre, les deux époux ne se rencontraient qu’à la fin du repas, pour rejoindre ensemble la chambre nuptiale. Il y avait un « maître du repas » qui était le propriétaire de la salle des noces, qui louait des tenues noce à chacun des invités à leur entrée dans la salle. Et ce maître du repas était chargé, bien sûr, de toute l’intendance, donc d’avoir prévu les vins, et comme nous l’apprend justement saint Jean, on servait souvent le moins bon vin quand tout le monde était déjà un peu éméché… mais cette fois-là, le maître du repas, nous le comprenons, a été peu prévoyant, il n’y a plus de vin. Ces détails, vous le voyez au passage, aident à comprendre aussi la parabole des invités à la noce où un pauvre malheureux est entré sans passer au vestiaire pour s’habiller avec la tenue de noces (Mt 22,12)… Pour ce qui est des noces de Cana, nous comprenons mieux pourquoi cela se passe dans la salle des hommes et qu’il n’est pas question de la mariée, voire même que l’intervention de Marie auprès de Jésus paraît incongrue car elle n’avait, en toute rigueur, rien à faire là. Cela nous montre aussi la grande liberté de la Vierge Marie. Voyez comment ces détails, ces petites recherches, cette étude toute simple des textes et de leur contexte aide à mieux en comprendre la portée et le sens. Nos Bibles sont en général riches de notes et d’introductions que nous avons grand bénéfice à étudier. Nous pouvons aussi lire tant et tant de commentaires, les publications ne manquent pas et elles sont très nourrissantes.

Pour ne pas non plus se disperser ni qu’une information en chasse une autre, car il existe beaucoup de contradictions entre les commentateurs, il importe alors beaucoup que nous prenions aussi le temps de la méditation, de l’intériorisation, et de mémoriser ce qui nous est le plus éclairant. Il y a certains passages de l’évangile que nous pouvons connaître par cœur, lire et relire souvent, car ils sont pour nous, ils nous éclairent. L’Écriture est inspirée par Dieu, aussi nous ne pouvons pas bien la comprendre sans prier le même Esprit Saint d’inspirer notre lecture, notre écoute, sans Lui demander de nous éclairer.

Un mot sur les interprétations. Comme je viens de le dire, beaucoup de commentateurs se contredisent sur bien des détails, de même que les évangiles eux-mêmes comportent quelques contradictions. On peut passer beaucoup de temps sur ces contradictions et cela n’est pas toujours sans intérêt. Il importe aussi et peut-être davantage, de ne pas perdre de vue ce qui unifie l’ensemble, et une interprétation correcte d’un passage de l’Écriture se renforce, en fait si elle est confirmée par d’autres passages, si elle comporte un message convergeant. Par exemple, l’imprévoyance du maître du repas au noces de Cana peut être mise en comparaison avec l’imprévoyance de cinq des dix vierges invitées à des noces (Mt 25,3). Dans l’évangile de Matthieu, le jugement sur ces imprévoyantes paraît sans appel, tandis qu’à Cana, l’intervention de Jésus après les instances de la Vierge Marie renouvelle tout et sauve la joie des noces… La Parole de Dieu livrée aux hommes prend beaucoup de formes mais elle est le fruit du même Esprit, de la même révélation du Dieu unique, alors elle s’éclaire quand elle s’unifie et se simplifie dans notre cœur. On pourrait se dire, par exemple, que saint Jean est le seul a raconter les noces de Cana et ce miracle de l’eau changée en vin. Alors, certains commentateurs en ont déduit que ce récit n’était pas historique, qu’il serait une sorte de parabole, avec valeur symbolique, mais non historique. Je crois, au contraire, que cela s’est bien produit et cela, notamment parce que les exégètes actuels, à force de travailler sur les éléments historiques contenus dans les évangiles, en viennent de plus en plus à dire que c’est Jean qui a le plus suivi scrupuleusement la chronologie des faits et que les détails qu’il donne sont toujours très crédibles en regard du contexte historique. On disait, avant, exactement le contraire en partant de l’a priori que Jean aurait été l’écrit le plus tardif, donc éloigné des événements, dans lequel une marge d’oubli et d’erreurs serait la plus grande. Mais on peut considérer au contraire que, plus tardif, plus travaillé, plus mûri, le texte de Jean a été le fruit d’enquêtes plus minutieuses sur chacun des détails qu’il rapporte. Et cela va bien en lien avec son message de fond qui est « le Verbe s’est fait chair ». Pour Jean, la Parole de Dieu s’est incarnée, Dieu s’exprime donc dans la vie très concrète de Jésus, dans le réel de son existence terrestre. Chaque détail compte et parle de la part de Dieu. La portée symbolique des textes de saint Jean n’est donc pas le fruit du génie d’un rédacteur qui romancerait les faits pour leur donner un sens de manière artificielle, mais elle vient de ce que le Verbe s’est fait chair et chacun des actes de Jésus dans la chair est symbolique. De cela, nous pouvons comprendre que plus on s’attache à suivre Jésus dans le concret, plus on perçoit la parole divine, la vérité du mystère de Dieu qui se révèle à nous. Mais cela ne se voit pas au premier regard, il faut creuser, travailler, approfondir, lire et relire, méditer, contempler la vie du Christ.

1. *L’intelligence intérieure que les croyants éprouvent des choses spirituelles*.

C’est donc la seconde manière de faire croître la perception des paroles transmises par l’Église. Il s’agit de ce que l’on appelle la connaissance infuse, l’Esprit de Dieu inspire directement le cœur sans passer par la médiation des mots ni de la matérialité des paroles. On parle d’intelligence intérieure, autrement dit une autre forme d’intelligence que l’intelligence savante ou spéculative. C’est une intelligence de l’ordre de l’intuition, de la connaissance par inspiration. Cette forme de connaissance doit cependant toujours être vérifiée, si elle veut se situer réellement à l’intérieur de la communion de l’Église, elle doit ensuite se confronter aux autres formes d’intelligence, aux enseignements officiels du magistère de l’Église afin d’y apporter éventuellement un éclairage qui procure des fruits spirituels (*amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, fidélité, douceur, continence*, cf. Gal 5,22). Enfin, nous ne pouvons pas mettre des mots sur cette connaissance intérieure si nous n’avons pas une culture chrétienne développée. Plus précisément encore, il faut toujours distinguer l’intelligence intérieure qui découle du contact intime avec Dieu ou une autre réalité surnaturelle, et la manière dont nous parvenons à la décrire, qui va inévitablement puiser dans notre stock culturel d’images et de concepts. Sainte Bernadette, par exemple, a vu la Vierge, mais la façon dont elle la décrit et dont son cerveau a perçu ce contact surnaturel avec la Vierge Marie fait qu’elle la voit blanche aux joues roses, pas du tout avec une couleur de peau ni un type palestinien. L’intelligence intérieure vient toujours se mêler en nous à notre culture. Il est important de le savoir pour critiquer de façon constructive toutes les formes de grâces que nous recevons et plus précisément, de critiquer les conséquences que nous sommes portés à tirer spontanément de ces grâces. Car, en réalité, les images précises et les conséquences des grâces reçues sont un second temps de l’expérience spirituelle, ce qui peut parfois nous induire en erreur, aussi sincère et profonde qu’ait été la grâce reçue. On voit d’ailleurs que plus les mystiques sont avancés dans la vie spirituelle, moins ils évoquent des visions précises, mais ils parlent de lumière, de clarté, de croissance amoureuse, c’est-à-dire des perceptions sans forme définie.

Pour bien saisir tout cela, il suffit de penser à ce qu’a été la connaissance infuse en Jésus lui-même. Vrai Dieu et vrai homme, il sait, par connaissance infuse, tout ce qu’il a besoin de savoir pour accomplir sa mission. Il le sait totalement dans son acte de connaissance de Fils de Dieu et par lequel il connaît tout ce que connaît le Père. Mais en particulier, pour ce qui est des délais et des dates de la fin du monde, il dit que seul le Père les connaît : « *Quant à ce jour et à cette heure-là, nul ne les connaît, pas même les anges des cieux, pas même le Fils, mais seulement le Père, et lui seul.* » (Mt 24,36) Ceci parce que Jésus, vrai homme et vrai Dieu, du fait de ses deux natures, exerce son intelligence et sa connaissance de façon double : double nature, double opération (divine et humaine). Et pour ce qui ne lui est pas nécessaire pour accomplir sa mission, son intelligence humaine n’a pas besoin de le savoir, alors elle en est dispensée. En effet, son intelligence humaine est vraiment humaine, elle est donc limitée, elle ne peut tout contenir en même temps.

On peut s’étonner par exemple qu’à Cana, Jésus rabroue sa mère comme s’il ne savait pas qu’il va changer l’eau en vin, comme si sa mère devait lui apprendre quelque chose. Mais cela fait partie du mystère de l’Incarnation qui veut que Dieu se soit abaissé aux limites d’une intelligence humaine qui se développe humainement, j’allais dire, normalement, dans une culture donnée avec ses cadres, ses coutumes. Quand il le faut pour sa mission, Jésus sait se libérer des coutumes de son temps mais lorsque cela n’est pas nécessaire, il s’y conforme simplement, humblement. Alors nous comprenons mieux la réponse de Jésus à Marie : « *mon heure n’est pas encore venue* ». Jésus sait qu’il est le Christ et qu’il est venu pour donner sa vie afin de sauver le monde, à son heure. Il vit pour son heure, en vue de son heure. Mais son Incarnation, c’est aussi entrer humblement en dialogue avec les autres hommes, et recevoir d’eux certaines informations que, bien sûr, en tant que Verbe éternel, il connaît mais il n’a pas été utile qu’il les infuse dans sa connaissance humaine, peut-être justement pour qu’elle se développe normalement, humainement, dans le dialogue avec ses contemporains, en particulier ici avec sa mère, dont le rôle se précise ici merveilleusement. Ce sera la même chose avec les premiers disciples pour qui ses premières paroles dans l’évangile selon saint Jean seront : « *Que cherchez-vous ?* » (Jn 1,38). Ce n’est pas seulement pour respecter leur liberté qu’il les laisse exprimer eux-mêmes leur désir, c’est aussi parce que cela fait partie de l’Incarnation que de vivre ses rencontres avec les autres humains sous le mode d’un vrai dialogue (voir sur ce point, *Catéchisme de l’Eglise Catholique*, n°472).

A d’autres moments, nous voyons que Jésus sait ce que pensent ses interlocuteurs même lorsqu’ils se taisent ou murmurent dans son dos (Jn 2,25 ; Lc 4,23 ; Lc 5,22 // Mc 2,8 // Mt 9,4 ; etc.). Alors, c’est une connaissance infuse qui éclaire son intelligence humaine. Mais ce n’est pas toujours ni tout de suite le cas dans chaque rencontre. Voyons comment à douze ans, il s’est attardé au Temple de Jérusalem pour écouter et interroger les docteurs de la Loi. Ceux-ci sont impressionnés par ses réponses et son intelligence. Mais saint Luc dit bien qu’il était assis au milieu d’eux « *pour les écouter et les interroger* » (Lc 2,46). Alors, ce qui peut nous frapper dans cette scène, c’est que lorsque Jésus dit comme une évidence « *ne saviez-vous pas que je devais être aux affaires de mon Père* », Marie et Joseph « *ne comprirent pas ce qu’il leur disait* » (Lc 2,50). C’est alors que Luc nous redit que « *sa mère gardait tous ces événements dans son cœur* » (v. 51). Elle ne comprend pas, mais elle médite dans son cœur, elle garde cela, elle va s’en souvenir avec tous les détails. Et, sûrement, elle l’a longuement raconté et partagé avec Jean à Ephèse, pendant ces quelques années où il l’a pris chez lui comme Jésus le lui avait demandé au pied de la croix (Jn 19,27).

1. *La prédication apostolique.*

Toujours selon le paragraphe 8 de Dei Verbum, la troisième manière de faire croître la perception des paroles transmises par l’Église est *« la prédication de ceux qui, avec la succession épiscopale, reçurent un charisme certain de vérité »*.

Je ne défend pas ici « *ma crèmerie*», mais c’est bien ainsi que le Concile Vatican II a exprimé les choses, rappelant la mission des évêques d’enseigner les vérités de la foi. Là aussi, le charisme certain de vérité dont il est question dépend toujours de la communion des évêques entre eux et avec le pape qui sont les critères ultimes de notre capacité à remplir cette mission délicate. Ainsi, toute opinion personnelle d’un évêque ou même du pape n’est-elle pas infaillible, mais par la grâce de Dieu, dans la communion de l’Église et dans le cadre de la mission d’enseignement, on peut se fier à la parole des évêques, ce qui n’est pas une chose que je dis sans trembler, tant elle me dépasse. Que Notre-Dame me garde fidèle à cette exigeante mission !

De même que les auteurs de la Bible sont des témoins du Verbe de Dieu, des témoins de Dieu, à qui Dieu a livré sa Parole pour qu’ils parlent en son nom, de même le Verbe fait Chair a confié ses paroles aux Apôtres. Jésus-Christ n’a rien écrit Lui-même, mais il a appelé des hommes pour être ses témoins. Ainsi, les évêques, successeurs des Apôtres, perpétuent ce témoignage en ne cessant d’appeler les chrétiens à devenir eux aussi témoins du Christ.

Leur « charisme certain de vérité » vient de l’ordination, de l’imposition des mains qui exprime la succession apostolique. C’est ce lien au Christ qui a choisi et appelé ses Apôtres qui donne sa force à la Parole des évêques, même s’ils sont des hommes fragiles. Dieu n’a pas peur de transmettre la Parole de Vie par des moyens faibles et fragiles et c’est ce qui témoigne de la présence de Dieu à son Peuple. Peut-être cette proximité de Dieu dans la faiblesse humaine est-elle, en réalité, le cœur du message.

Les évêques n’exercent pas seuls leur ministère, mais en lien avec les prêtres et aussi les diacres, ainsi que d’autres ministres laïcs. On insiste aujourd’hui à juste titre sur la mission de tous les baptisés de témoigner de l’évangile, c’est-à-dire d’en vivre pour le faire connaître, par les actes et par des paroles. Cela ne doit pas faire oublier que c’est la raison d’exister des prêtres que cette même annonce de l’Évangile au monde. Saint Jean-Paul II disait, pour résumer le rôle des prêtres dans l’Église : «*les prêtres existent et agissent pour l’annonce de l’Evangile au monde et pour l’édification de l’Eglise au nom du Christ Tête et Pasteur en personne* » (*Pastores dabo vobis* n°15). L’édification de l’Église au nom du Christ Tête et Pasteur est aussi liée à cette même annonce qui est la tâche de toute l’Église et ce pour quoi il y a des ministres ordonnés, des évêques, des prêtres et des diacres. Les ministères, dans l’Église, sont toujours au service de la fraternité ecclésiale, de l’édification de cette communauté fraternelle que doit être la sainte Église. Ils en sont la structure hiérarchique, avec ce sens étymologique du mot « hiérarchie », pas toujours bien compris, trop souvent compris en termes de pouvoir et de dignité personnelle, mais qui en réalité vient des mots grecs hiéros (sacré) et archéos (origine). La hiérarchie est ce qui rattache l’Église à son origine sacrée, c’est-à-dire au Christ, vrai Dieu et vrai homme, Tête, unique tête de l’Église et Pasteur de son Peuple. Aux noces de Cana, l’idée du ministère apparaît à travers les serviteurs (en grec « diakonoï ») qui vont faire ce que Jésus leur dira et rendre une sorte de témoignage muet dont, détail particulier, ils sont les seuls à savoir à qui ils le rendent, car « *ils avaient puisé l’eau* » (Jn 2,9). Jésus s’est caché derrière le ministère de ces serviteurs.

Sans les ministères hiérarchiques qui sont ceux des ministres ordonnés, l’Église pourrait perdre de vue son origine sacrée, perdre de vue qu’elle est du Christ. Bien sûr, on peut y penser, en garder la mémoire dans notre intelligence. Mais, selon la logique de l’Incarnation, cette mémoire doit se vivre dans le concret, dans nos relations au sein de la communauté ecclésiale, ce pour quoi, le ministère apostolique a été institué par le Christ et se rencontre de façon concrète dans des relations inter-personnelles, bien souvent certes entachées de péché et de multiples imperfections, mais néanmoins indispensables pour que notre relation, la relation de chacun des fidèles avec son origine sacrée qui est le Christ soit objective, concrète et non pas imaginaire ni théorique.

La perception des paroles transmises par l’Église de la part de Dieu s’accroît donc dans l’exercice des ministères, spécialement le ministère de la prédication. Là, le dialogue du Christ avec son épouse se poursuit de façon visible, publique, lisible au milieu du monde.

*Conclusion*

Comme l’expliquait encore Vatican II : « *dans cette Révélation, le Dieu invisible s’adresse aux hommes en son immense amour ainsi qu’à des amis, il s’entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie* » (*Dei Verbum,* n°2).

Je voudrais donc conclure par quelques mots sur ce dialogue amical avec Dieu.

Simplement, pour revenir au thème de ce pèlerinage, « *Faites tout ce qu’il vous dira*» (Jn 2,5), cette obéissance de la foi, cette obéissance aveugle (car pour avoir du vin, puiser de l’eau, c’est assez contre-intuitif), cette docilité à la parole de Jésus que recommande la Vierge Marie prend tout son sens dans l’amitié avec le Seigneur. C’est parce qu’il nous invite à cette amitié et que nous y entrons que nous pouvons lui être si profondément dociles sans être ni des robots ni des esclaves, mais vraiment des êtres animés par l’amour qui grandit en nous chaque fois que nous faisons ce que Jésus nous commande, que ce soit en creusant et en méditant dans nos cœurs ses paroles, en laissant l’Esprit Saint éclairer notre intelligence par des lumières intérieures ou en nous laissant guider avec confiance par ceux qui ont la charge d’annoncer l’Évangile au monde en édifiant l’Église au nom du Christ Tête et Pasteur.

Laurent Camiade

*Évêque de Cahors*